

ROGER
FRISON-ROCHE



**REPORTAGES
AFRICAINS**

INÉDIT

ARTHAUD

Extrait de la publication

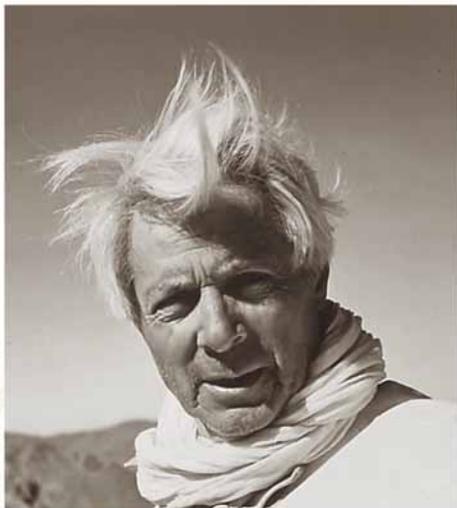
ROGER FRISON-ROCHE

REPORTAGES AFRICAINS

INÉDIT

1946. Roger Frison-Roche est à Tanger en qualité de journaliste. Pendant quinze ans, ses pas de reporter le mèneront à travers toute l'Afrique du Nord, de Tadjemout, petit village fortifié aux confins de l'immensité saharienne, à l'oasis d'Agadem au Niger ou à Bizerte en Tunisie. Les reportages qu'il rédige durant cette période, principalement pour *L'Écho d'Alger*, constituent l'essence de cet ouvrage inédit. Loin de s'en tenir à un prosaïque exposé de ses voyages, Frison fait de chacun d'eux une croisade littéraire au service de son appétit d'aventure. Course effrénée à l'or noir en Algérie, récit épique consacré à la mystérieuse princesse Tidjania... *Reportages africains* dresse un panorama de l'Afrique du Nord qui constitue à la fois un témoignage journalistique unique et un appel au rêve. Ces articles, dont certains ont inspiré les plus grands romans de l'écrivain, comme *La Piste oubliée* et *Djebel Amour*, provoquent l'irrésistible envie de bivouaquer sous la lune...

Photo : © Pierre Tairraz



REPORTAGES AFRICAINS

Sélection des reportages : Catherine Cuénot
Ressaisie : Sophie Cuénot

© Arthaud, Paris, 2010
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13

Tous droits réservés
ISBN : 978-2-7003-0313-1

Roger FRISON-ROCHE

REPORTAGES
AFRICAINS

(1946 - 1960)

ARTHAUD

Extrait de la publication

PRÉFACE

Tout a commencé il y a dix ans, dans la cave de Derborence, notre chalet de Chamonix, lorsque Catherine Cuenot, iconographe, et moi-même nous sommes plongées dans le dépouillement des journaux conservés précieusement par ma mère. Ils étaient classés par année et par reportage, gros rouleaux jaunis, témoignages du passage du temps. A l'époque, ces documents nous avaient donné un fil conducteur pour l'exposition Frison-Roche qui s'était tenue à l'Espace Tairraz en 2000 à Chamonix. Magnifique hommage rendu à mon père qui n'avait pas eu le temps de connaître le nouveau millénaire.

Depuis, je m'étais plongée dans la lecture de ces reportages publiés dans différents journaux, et mon désir profond était de les voir publiés. Étant trop jeune pour m'y intéresser lors de leur parution, c'est avec un œil neuf que je les ai lus, découvrant leur fraîcheur, leur actualité, leur humour et leur variété. Rien de monotone, on découvre ici ce qui a fait la trame de la vie de mon père : son désir d'aventure, son goût pour la nouveauté, son enthousiasme à démarrer un projet, son optimisme et son amour de la vie. Mais toutes ses découvertes, il entendait les partager, et c'est ce qui l'amenait à écrire sur des sujets parfois ardues, jouant les « candide » pour mieux nous intéresser à son sujet.

Un des premiers reportages se passe à Tanger, où il mène une véritable enquête de journaliste et découvre que l'argent y règne

en maître ; mais si le sujet tient presque du documentaire, quelques envolées lyriques confirment les talents de romancier de mon père, révélés dans *Premier de cordée* cinq ans plus tôt.

Le souffle de l'écrivain et de l'aventurier anime ainsi la plupart de ses reportages, dont certains portent d'ailleurs en eux la trame de futurs romans.

Dans « La Piste oubliée », à l'origine précisément du roman éponyme qu'il écrira plus tard, il nous raconte avec bonheur les joies de la méharée, la découverte des rupestres, et son imagination féconde brode sur l'antique épopée du continent perdu, l'Atlantide. Transparaît également son amour de la solitude et des grands espaces, ainsi que son goût pour la peinture, avec une allusion à René Jean-Clot, peintre des solitudes africaines.

Mais voilà déjà Frison reparti pour un vol de six mille kilomètres au-dessus du Sahara, parsemé d'escalas en sauts de puce. Des descriptions magiques viennent nous réveiller pendant le vol, lorsque nous voyons « les premières dunes frisées au petit fer », suivies de quelques pointes d'humour avec les derniers potins du Sahara, ou bien d'un peu d'histoire avec Bournazel. Lors d'une dernière escale, nous découvrons la magie du borbore, ce philtre puissant qui peut asservir un homme et l'anéantir, et dont Frison se souviendra dans plusieurs de ses romans.

La même année, Frison nous emmène sur les pistes automobiles sahariennes du Hoggar au Soudan. Là, il nous fait rencontrer les grands pionniers qui ont participé à l'exploration des espaces sahariens (citons la croisière Citroën 1922, les exploits des frères Estienne, ou encore la Mission Adeline de 1948 à laquelle se joignit mon père). Et c'est alors que surgissent les récits féeriques de bivouacs sous la lune et la floraison miraculeuse de l'acheb. La plume de l'écrivain émaille le récit de petites histoires savoureuses : les autruches, les rezzous, les bordjs militaires, et enfin l'histoire authentique de la jeune Française qui vient rejoindre, seule, son fiancé lieutenant méhariste au Soudan avec sa 10CV Citroën, et qui inspirera *Le Rendez-vous d'Essendilène*.

Préface

Ce reportage se termine par l'image futuriste du gigantesque cargo terrestre rêvé par Georges Estienne, que Frison rencontre personnellement en 1955. Ils sont invités parmi d'autres à participer à un voyage au Sahara. Le journaliste va alors découvrir de la bouche même du héros l'épopée vécue avec son frère René, et qui en a fait les acteurs d'une véritable « chanson de geste » de la « Piste impériale ». C'est Georges qui a conçu hardiment l'utilisation de l'automobile au désert ; il est le principal artisan de sa transformation économique. Cette piste qui traverse le Tanezrouft sera balisée par les fameux bidons répartis tous les cinquante kilomètres. Le plus célèbre restant Bidon V. Mais en avril 1927, ce sera le drame avec l'embuscade de Bel Kacem où son frère René trouvera la mort, ainsi que quatre autres compagnons. Rien n'arrêtera pourtant cet homme valeureux, devenu directeur de la Transsaharienne, qui « lance ses cars sur Gao et crée de toutes pièces la ligne du Hoggar ». Ancien pilote, il va fonder l'Aéro-africaine qui reliera l'Afrique du Nord à l'A.O.F et l'A.E.F.

Avec son ami Brouty, merveilleux dessinateur, Frison va aussi partir en quête des « coins perdus » de l'Algérie, là où se trouve vraiment l'âme de celle-ci, à l'écart des touristes. Se succèdent des dialogues pleins d'humour entrecoupés d'envolées poétiques. « On dirait des Djebels Amour », nous dit-il en comparant les champs au printemps à des tapis de haute laine ; ou bien, nous parlant de cette année d'abondance (1949) : « voici des chameaux croulant sous le poids de leur bosse ». Mais le récit est également toujours fourni en renseignements géologiques, techniques, ethnologiques. On écoute une leçon de choses. Et c'est là que nous allons entrevoir le massif du Djebel Amour, où Frison va découvrir le destin fabuleux de la mystérieuse princesse Tidjana, de son vrai nom Aurélie Picard, dont il écrira beaucoup plus tard la biographie romancée, *Djebel Amour...* Lorsque j'avais 12 ans, mon père était retourné sur les lieux et m'avait emmenée dans ce petit royaume perdu où ne restait plus qu'une grande villa mauresque désolée transformée en musée...

Mais la magie de l'Algérie ne l'empêche pas de s'intéresser également au pays dans toute sa modernité : quelques mois plus tôt seulement, en 1948, mon père fit un reportage sur l'« or noir » en Algérie. Ce récit se révèle être un document passionnant, véritable sujet d'école, sur les premières recherches pétrolières en Afrique du Nord. De nos jours on sait que le pétrole coule à flots dans ce pays et qu'il en est la ressource principale.

Six ans plus tard, en 1954, retour vers « le Sahara des pétroliers et des touristes » : le progrès est bien là avec ses avancées techniques, et les touristes aussi. Quelques regrets sur l'âge d'or, mais Frison sait bien que le Sahara résiste à sa façon et que tout ce remue-ménage n'aura qu'un temps. Il constate avec amusement que, personnellement, il se passerait bien du progrès, car il peut vivre de peu de chose, c'est sa philosophie. Le pétrolier, lui, agit et puis s'en va ; le touriste passe également rapidement, alors que le Sahara doit se vivre intensément, à la lenteur du pas du méhara. Au loin se profile La Garet el Djenoun, où il a vécu des moments inoubliables : « passage des ocres et des roux au désert bleu du Hoggar ». Tamanrasset, elle aussi, est devenue une grande ville, plaque tournante du trafic, tout en restant un haut lieu spirituel avec l'empreinte du père Charles de Foucauld et des petites sœurs nomades.

L'année 1955 verra la publication dans *L'Écho d'Alger* de « une 2CV et deux hommes à travers le Sahara. ». Nous habitons déjà Nice depuis quelques mois, et mon père, effondré par la mort accidentelle de mon frère Jean, n'arrivait plus à écrire. Ma mère savait qu'une seule chose pouvait l'aider à surmonter sa douleur, c'était l'aventure. Elle l'avait vraiment poussé à entreprendre ce voyage avec son ami Gérard Prohom, compagnon de montagne de longue date, connaissant l'Afrique, ayant été longtemps directeur des Transports Mory à Alger. Le challenge était de réaliser la liaison Alger-Niamey en 2CV, soit 5 000 kilomètres. Quelle gageure et quelle fierté d'avoir réussi à surmonter les multiples embûches, parfois dramatiques, les coups de déprime, les

Préface

engueulades lorsque les nerfs sont à bout. On sent poindre un regret dans le récit : la rapidité du voyage qui ne donne pas le temps de regarder, de s'émerveiller, comme lors d'une méharée. Et pourtant, que de variétés de paysages, de flore et de faune dans ce long périple !

« Rekba » enfin n'est pas un reportage, mais j'ai tenu à ce que cette nouvelle figure dans ce livre, car elle n'a jamais été publiée. Je l'ai retrouvée par hasard au milieu des reportages : pas de date, peut-être était-elle l'ébauche d'un futur roman. On ne le saura jamais, mais telle quelle, cette nouvelle est très forte, elle sue la violence, la haine, la vengeance, on pense en la lisant à *L'Étranger* de Camus. Pourtant, Camus l'intellectuel et mon père l'aventurier, tout en se connaissant et s'appréciant, étaient à des lieues l'un de l'autre...

Je finirai par un petit flashback : nous sommes dans les années cinquante à Alger où nous habitons sur les hauteurs du parc de Galland, face à la baie d'Alger ; la vue est époustouflante de beauté, je ne l'oublierai jamais de ma vie, et pourtant je n'ai que dix ans. Mon père Frison vient de rentrer, sale et barbu – un vrai hippie avant l'heure – d'un long voyage de deux mois au Sahara avec son ami Georges Tairraz, guide et photographe chamoniard. Ce jour-là, je le revois avec son sarouel, ses naïls, son long chèche, sa tignasse de cheveux bouclés, le teint si basané qu'il aurait pu se faire passer pour un maure (après tout, la Maurienne n'est pas si loin de Beaufort, le berceau de sa famille). Sous le bras, son tapis berbère qui lui servait de couchage. C'était un tel bonheur de le revoir, car c'était un père pas comme les autres et il racontait de belles histoires.

J'ignorais alors qu'il charmait aussi les adultes par ses talents de conteur et de journaliste.

Martine Charoy Frison-Roche
Chamonix, le 10 février 2010

TANGER,
PORTE DE L'ARGENT

ALGER

Publication : AGENCE HAVAS, 57, rue d'Alger, Alger
Tel. 352-82, 83 (Correspondance Agence Africaine)

MARDI
31
DECEMBRE
1946
25^e ANNÉE
N° 19.149

Un grand reportage de

Roger FRISON-ROCHE

Commission de l'énergie atomique

renonce
son veto
d'un contrôle

aujourd'hui
la Commission

l'énergie atomique de l'O.N.U.
deux abstentions (Pologne et
contrôle dans lequel les membres
ne possèdent pas le droit de veto.

TANGER

 porte de
l'ARGENT

...Si majestueusement assise dans la
Géographie et dans l'Histoire, que les
hommes, n'ayant pu la posséder en pro-
pre, ont dû, contre leur gré, la respecter...

NOTRE avion était venu de Rabat presque en fraude (comme s'il n'y avait que cette façon de plausible pour aller à Tanger). Délaissant les terres il avait longé la côte atlantique à raisonnable distance, laissé sous son aile droite Larache et quelques petits ports joutoux de la zone espagnole assis à l'embouchure des oueds ; un peu avant que d'arriver au cap Spartel, changeant de direction nous avions survolé à basse altitude un maquis frangé de dunes et lépreux de marécages d'argent ; le petit aérodrome était alors apparu à nos yeux. C'est curieux comme on s'intéresse à la terre dans un avion.

— Pas grand le terrain là, murmura quelqu'un, exprimant l'avis général. Pas grand en effet ! Pas à la dimension de la zone internationale en tout cas, mais il paraît que les Américains vont s'occuper très sérieusement de la question.

Le pilote, méfiant comme pas un, dépassa la courte piste cimentée en forme d'Y — on lui dit des canaux de drainage — vira soigneusement à plat au-dessus d'une colline capelée d'une kouba, puis, comme par surprise, frôlant les grands arbres de la route internationale il atterrit très court, presque sans rouler. Ainsi l'ai vu faire les lourds vautours dans la brousse soudanaise.

Eternelle convoitée !

Il y a une heure nous étions à Rabat ! Nous voici sans transition dans un pays libre, dans un de ces lieux prédestinés où les hommes observent une brève mutuelle. Nous sommes à Tanger, comme ça, sans complications, sans visa d'aucune sorte, avec un simple passeport, et le douanier même est bon enfant qui nous accueille. Beaucoup plus que l'était son collègue de Rabat, au départ. Lui aussi est un douanier de zone libre.

— Combien d'argent ? interroge-t-il.

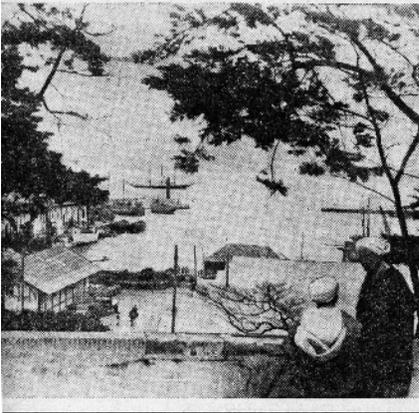
— Deux mille francs marocains.

— Ça va.

C'est le maximum autorisé par personne sans déclaration de l'Office des changes. On ne risque pas d'aller loin, avec le cours actuel de la peseta.

Nous avons quitté des pays dirigés, rationnés, conditionnés, nous trouverons ici la liberté totale ! nous n'en dit. Nous y trouverons aussi un poste d'observation unique sur le monde. Ne sommes-nous pas au carrefour de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique ?

Et dans ce décor on voit...



I

Si majestueusement assise dans la géographie et dans l'histoire, que les hommes, n'ayant pu la posséder en propre, ont dû, contre leur gré, la respecter...

Notre avion était venu de Rabat presque en fraude (comme s'il n'y avait que cette façon de plausible pour aller à Tanger). Délaissant les terres, il avait longé la côte atlantique à raisonnable distance, laissé sous son aile droite Larache et quelques petits ports joujoux de la zone espagnole assis à l'embouchure des oueds*. Un peu avant d'arriver au cap Spartel, changeant de direction, nous avions survolé à basse altitude un maquis frangé de dunes et lépré de marécages d'argent ; le petit aéroport était alors apparu à nos yeux. C'est curieux comme on s'intéresse à la terre dans un avion.

« Pas grand le terrain !... » murmura quelqu'un, exprimant l'avis général.

Pas grand, en effet ! Pas à la dimension de la zone internationale en tout cas, mais il paraît que les Américains vont s'occuper très sérieusement de la question. Le pilote, méfiant comme

pas un, dépassa la courte piste cimentée en forme de Y – on eût dit des canaux de drainage –, vira sagement à plat au-dessus d'une colline capelée d'une kouba*, puis, comme par surprise, frôlant les grands arbres de la route internationale, il atterrit très court, presque sans rouler. Ainsi j'ai vu faire les lourds vau-tours dans la brousse soudanaise.

Éternelle convoitée!

Il y a une heure nous étions à Rabat ! Nous voici sans transition dans un pays libre, dans un de ces lieux prédestinés où les hommes observent une trêve mutuelle. Nous sommes à Tanger comme ça, sans complication, sans visa d'aucune sorte, avec un simple passeport, et même le douanier qui nous accueille est bon enfant. Beaucoup plus que l'était son collègue de Rabat, au départ. Lui aussi est un douanier de zone libre.

« Combien d'argent ? interroge-t-il.

— Deux mille francs marocains.

— Ça va. »

C'est le maximum autorisé par personne sans dérogation de l'Office des changes. On ne risque pas d'aller loin, avec le cours actuel de la peseta.

Nous avons quitté des pays dirigés, rationnés, conditionnés, nous trouverons ici la liberté totale ! nous a-t-on dit. Nous y trouverons aussi un poste d'observation unique sur le monde. Ne sommes-nous pas au carrefour de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique ?

Et dans ce détroit, au-delà duquel se silhouettent les collines espagnoles, se mêlent au hasard du ressac les eaux vertes de l'Atlantique et les flots bleus de la mer latine.

Ici, avant nous, se sont arrêtés bien des hommes différents. Pendant des siècles, Tanger sera la halte éternelle des conquérants. Au-delà du cap Spartel, c'était le mystère sans dimension de l'Atlantique, le vide, une sorte de barrière d'eau longtemps infranchissable aux nefes, aux trirèmes et aux galères disparues.

Tanger, porte de l'argent

Égyptiens, Phéniciens, Grecs, Romains, Sarrasins, tour à tour, ont du haut de la colline provoqué les au-delà mystérieux.

Et de toutes ces convoitises, que reste-t-il ? Une longue jetée abritant une paisible rade des vents d'ouest, et sur les coteaux verdoyants une ville cosmopolite, bigarrée, intrigante, active, si majestueusement assise dans la géographie et dans l'histoire que les hommes n'ayant pu la posséder en propre ont dû, contre leur gré, la respecter. Un peu comme ces femmes trop belles qui ne connaissent jamais d'amour sincère, et qui, forcées de donner à tous, vont semant sur leur passage haines, passions et désordres !

Depuis la guerre, Tanger, belle odalisque sensuelle et impavide, est devenue la reine du marché noir des devises, la ville des sociétés qui n'osent pas dire leur nom, la porte de l'argent. Et il s'en évade des capitaux par cette porte ! Ils partent pour des horizons inconnus où ne les atteint pas le percepteur, et cette hémorragie qui laisse pantelantes quelques nations européennes, loin de s'arrêter, empire sans cesse, quelles que soient les mesures draconiennes prises pour l'enrayer.

Une étrange maladie : « l'Impex »

On imagine aisément quelle ambiance le voyageur peut rencontrer dans la cité du Mendoub*. On imagine sans doute, mais on reste bien loin de la réalité. Avant-guerre déjà, Tanger s'était acquis un renom d'exotisme bien mérité. Des grands écrivains s'étaient passionnés pour les ruelles mystérieuses qui bordent le Grand et le Petit Socco. Cet exotisme, Tanger l'a conservé, il reste intact pour les amateurs d'art, mais les sensations qu'il procure sont décuplées par une atmosphère nouvelle, fiévreuse, grisante, très spéciale à cette ville unique en son genre : on y respire l'angoisse perpétuelle de la spéculation. Tanger vibre et frissonne depuis la guerre aux assauts d'une nouvelle maladie : les Tangérois l'ont baptisé « l'Impex ». Tout le monde ici fait de l'Impex, c'est-à-dire change, transite, spécule, importe, exporte,

et la température monte, plus chaude, plus virulente que la « fièvre de Tanger » que provoque le vent d'est aux changements de saison.

Tout le monde fait de l'Impex, sauf peut-être quelques bohèmes, quelques artistes, quelques retraités anglais, réfugiés dans les villas de la Montagne, et pour qui cette terre de beauté garde encore sa saveur de fruit mûr, sa valeur originelle et n'est à leurs yeux d'artistes qu'un paradis sur terre, loin des remous des hommes.

Le bâtiment va... tout va

Au voyageur venant de l'intérieur, Tanger se présente tout d'abord comme un vaste chantier de construction. De larges avenues nouvellement tracées coupent d'autres rues bordées de palissades et de terrains vagues. Parfois un « block » moderne s'élève, qui prend des allures de gratte-ciel si on le compare à la basse maison mauresque à laquelle il est accolé. Quelquefois ces immeubles offrent une certaine continuité et cela donne alors un aspect de ville neuve, tout de suite écarté par la vision d'un autre terrain vague : un « terrain à bâtir », dit l'écriveau. De quinze à vingt-cinq mille francs le mètre carré. C'est cher, mais peu à peu les vides se comblent. Il y a tant d'argent à placer de par le monde... et même à dissimuler.

Ces quartiers qui n'ont ni le pittoresque de la vieille ville, ni la douceur nonchalante des collines de résidence, attendent que le mouvement des affaires poursuive sa marche vers l'ouest, quitte les ruelles étroites du centre, lâche les sombres boutiques de la rue des Siaghins pour se loger à l'américaine dans des locaux *up to date**. Pour l'instant, seules les luxueuses voitures américaines parcourent à vive allure leurs artères désertes, risquant tout au plus d'écraser le troupeau de chèvres brunes du laitier espagnol.

Tanger, porte de l'argent

Cambio! Change!

On arrive ainsi à la place de France. Un policeman en tenue américaine règle la circulation. Les grands cafés aux terrasses animées restent ouverts très tard dans la nuit. On y sert la boisson par excellence des Tangérois : le café au lait. On paie avec des francs marocains, le garçon rend la monnaie en pesetas espagnoles. Et le plus naturellement du monde, il vous annonce le cours : selon lui, c'est mille cent ou mille cent cinquante, mais soyez-en certain, vous paierez toujours dix ou douze points plus cher que le cours réel. Dame ! il y a des risques. À l'intérieur, le gérant pratique le change sur une table. Vous commencez, vous aussi, d'être inoculé par le virus. Vous jurez de ne plus vous laisser prendre.

Voici le cireur qui se glisse sous les tables et vous rend des chaussures brillantes comme seuls les Espagnols savent les faire briller !

« Deux pesetas cinquante ! »

Vous calculez ? Pas la peine : « *Trenta* francs », annonce le cireur. Il ne sait pas parler le français, mais il sait compter. Car il y a deux monnaies officielles à Tanger : le franc marocain et la peseta. Le franc marocain dans les banques, soit, mais la peseta prime dans tous les actes de la vie courante. L'écart entre les deux monnaies laisse place à toute une série d'opérations fructueuses ou désastreuses.

Rue du Statut

Laissons la place de France, prenons la rue du Statut. Ce fameux statut de la zone libre qui a déjà fait couler beaucoup d'encre. C'est un peu la voie sacrée qui mène au pays des affaires. Une rue banale, bordée d'immeubles disparates, de grandes boutiques de haut luxe ; pâtisseries, joailleries, souvenirs, agences de voyage, des banques aussi – mais il y en a partout. Sur deux cents mètres, c'est la rue internationale type : ça s'appelle la rue du Rhône à Genève, la Croisette à Cannes, le boulevard des Capucines à Paris, la place de la Brouckère à Bruxelles, Haymarket à

Reportages africains

Londres. Vous y trouverez la Maison de Paris, avec les dernières créations de la rue de la Paix, l'horlogerie suisse, la confection espagnole, les appareils photographiques américains, les produits d'Italie, les spécialités pharmaceutiques anglaises, et dans le bar de l'inévitable palace la même faune internationale qui hante les bars de tous les palaces du monde. On vient beaucoup à Tanger entre deux avions.

Descendons la rue du Statut. Au tournant, voici une merveilleuse échappée sur la baie. Les flots bleus sont bordés de verdure exotique de palmes, de grenadiers, et les collines qui l'entourent sont si parfaites de proportion, complètent si heureusement l'ensemble, qu'on se trouve devant un paysage type, qui serait peut-être trop conventionnel s'il n'y avait pour l'animer l'horizon changeant selon les brumes et selon les vents qui couvrent et découvrent tour à tour la côte espagnole, et qui parfois laissent voir comme une menace, très loin vers l'est : roc Gibraltar. Aujourd'hui, la rade a une allure polynésienne. Une ravissante goélette est au mouillage, et oscille doucement sous la houle, évoquant les corsaires, les îles heureuses et les épices.

Et tout à coup on débouche sur le Grand Socco, large marché en plein air, dominé par le minaret de la mosquée. Pour de bon cette fois, on respire les épices et les arômes de mille fleurs s'élevant des éventails chatoyants de couleur, où des femmes berbères aux immenses chapeaux de paille chantent leurs richesses à la foule grouillante. Traversons le marché. Une odeur de café grillé nous arrive. Nous voici à l'entrée de la rue des Siaghins. Au cœur même de la ville. Dans cette rue, longue de cent cinquante mètres, large de trois à quatre mètres, plus grouillante qu'un souk de Fès, se côtoient toutes les races, toutes les nations, tous les peuples, se traitent en plein vent les plus étranges affaires. Là se fait et se défait d'heure en heure, de minute en minute, sur un signe mystérieux qui parcourt la foule comme un frémissement, le change noir du franc, de la peseta, du dollar ou de la livre.

31 décembre 1946

N° d'édition : L.01EBNN000189.N001
Dépôt légal : mai 2010